

Chloë Rayban

**Justine  
sérieusement  
amoureuse**

*Traduit de l'anglais  
par Nathalie Peronny*

**wiz**  
Albin } Michel  


Du même auteur chez Albin Michel Wiz :

Les futures vies de Justine  
Dans la peau d'un garçon

Titre original :

LOVE. IN CYBERIA

(Première publication : The Bodley Head Children's Books, Londres, 1996)

© Chloë Rayban, 1996, 2008

Édition française révisée en 2008

Tous droits réservés, y compris droits de reproduction totale ou partielle,  
sous toutes ses formes.

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, 2008

# Chapitre 1

---

Je ne voyais que lui, depuis quelque temps. Coincé entre les tags et les graffitis (N + F = AESD, PUNK'S NOT DEAD, TA G\*\*\*\*E ou VIEILLE BIQUE), entouré de symboles *peace and love* ou de smileys, surgissant partout là où les affiches sauvages avaient été arrachées par le personnel d'entretien du parc, à côté de l'inévitable zizi dessiné par un débile en manque d'imagination – parfois à demi recouvert par un pochoir de série en noir et blanc, parfois s'étalant en entier, dans toute sa splendeur – un mot unique, composé de quatre lettres en caractères majuscules :

LOVE.

et toujours complété d'un point.

Chaque fois que je le voyais, je sursautais en me disant qu'il m'était destiné rien qu'à moi.

Bref. Ce fameux lundi après-midi, j'étais à nouveau tombée dessus en rentrant du lycée. Sur un mur où il

n'y avait jamais eu ni tag ni graffiti. Comme si l'auteur anonyme l'avait laissé là exprès, sachant que je passerais forcément devant...

## LOVE.

Je suis restée immobile un long moment sur le trottoir, à l'observer. Quatre lettres noires sur un mur blanc. Les questions habituelles ont aussitôt rejailli dans mon cerveau. Qui l'avait écrit ? Pourquoi ? Et comment cet individu pouvait-il seulement savoir que son message attirerait l'attention d'une déesse comme moi ? J'ai poussé un soupir, jeté mon sac par-dessus mon épaule et repris le chemin de chez moi.

Ça, c'était le jour *avant* que je devienne adulte. Si, si, je vous jure. J'avais toujours cru que « grandir » était un processus graduel qui s'emparait de vous petit à petit, si bien qu'on ne s'en rendait même pas compte – un peu comme quand on fixe les aiguilles d'une horloge pour les voir bouger. Mais je faisais complètement fausse route. Car j'ai parfaitement repéré l'instant précis où j'ai grandi : j'étais à l'étage d'un bus 22 traversant Londres d'est en ouest, direction King's Road.

Je regardais nonchalamment défilier le paysage à travers les vitres sales du bus quand j'ai aperçu une montagne de bouquets de fleurs (tous plus moches les uns que les autres) devant la caserne des pompiers.

– C'est quoi, ces fleurs ? ai-je demandé au contrôleur,

qui était justement en train de loucher sur la grosse tache de graisse recouvrant la date d'expiration de ma carte de bus « moins de 16 ans » déjà périmée.

Jetant un coup d'œil à travers la fenêtre, il m'a répondu :

- Oh, ça ? C'est pour Tom Peterson. Il a cassé sa pipe, l'autre jour.

- Mais... c'est impossible...

Je me suis dévissé le cou pour scruter le trottoir. Pas de Tom en vue. Le contrôleur a haussé les épaules et a continué sa tournée d'inspection.

Tom ne pouvait *pas* être mort. J'étais passée le voir samedi dernier, et il m'avait semblé en pleine forme. Il était même réveillé !

Bon. Il faut peut-être que je m'arrête une seconde pour vous expliquer : Tom Peterson était ma B.A. personnelle. Je le voyais deux fois par jour à travers les vitres du bus : une première fois le matin, en allant en cours, et le soir, sur le trajet du retour. Tom était ma bouée de sauvetage, la preuve rassurante qu'il y avait une vie en dehors des profs et du lycée... une réalité en dehors de cette routine infernale appelée *vie quotidienne* dans laquelle nous sommes tous un peu enfermés. Chaque matin, je me retrouvais dans le bus au milieu d'une foule de gens menottés à leur train-train, la tête baissée, se rendant au bureau, à un entretien d'embauche, à un rendez-vous chez le dentiste, à un examen ou Dieu sait quoi encore. Et puis dehors, il y avait Tom, qui saluait les passants, sourire aux lèvres, joyusement détaché de tout ce

cirque. Tom vivait dans le petit abri devant la caserne des pompiers, depuis toujours ou presque. C'était du moins l'impression que ça me faisait. Il s'en sortait plutôt pas mal, comparé aux autres SDF, avec son chariot de supermarché XXL rempli de couvertures du surplus de l'armée, de journaux et de sacs en plastique bourrés d'un tas de trucs indescriptibles – mais mieux valait ne pas trop chercher à savoir quoi.

Mes visites à Tom étaient devenues un rituel secret auquel je me pliais religieusement chaque samedi sans exception (sauf cas de force majeure, type kidnapping par les grands-parents, départ en vacances, etc.). Loin de moi l'idée de vouloir jouer les saintes, mais chaque samedi, je donnais à Tom une partie de mon argent de poche. Et croyez-moi, sacrifier de l'argent si durement gagné n'est pas aussi facile que ça en a l'air. Vous n'avez pas idée du cas de conscience déchirant quand mon père m'a accordé une augmentation et que j'ai dû recalculer quel serait le pourcentage équitable à reverser à Tom.

Difficile de savoir s'il avait remarqué mes donations hebdomadaires, ou même s'il me reconnaissait. Parfois, il agitait ses dreadlocks dans ma direction ou levait sa bouteille en me voyant, mais la plupart du temps, il se contentait de marmonner dans sa barbe. Mais bon, je ne faisais pas ça pour qu'il me remercie, oh non. Ce rituel était comme ma soupe de sécurité, mon assurance personnelle. Si je loupais un samedi, je me sentais affreusement coupable en me disant qu'une chose terrible allait arriver. Ces petites offrandes étaient mon

remède contre les remparts d'indifférence que je sentais s'élever partout autour de moi. Je ne dis pas ça pour casser l'ambiance, mais vous voyez de quoi je parle – les guerres, le Darfour, le réchauffement de la planète, votre chat écrasé par un chauffard, ce genre de trucs. Offrir une partie de mon argent de poche à Tom chaque samedi était ma façon à moi de lutter contre le sentiment d'impuissance que j'éprouvais face à toutes ces choses horribles susceptibles de nous tomber dessus. Bref, pour résumer : quand Tom allait bien, je me disais que le monde allait bien, en rotation peinarde sur son axe comme tous les jours, avec moi, Justine, confortablement posée dessus, et pas sur le point de m'envoler sous prétexte que la force de gravitation avait soudain disparu ou de geler à mort parce que le soleil avait oublié de se lever.

Enfin bref, vous voilà briefés. Pour en revenir à ce qu'on disait, tout ça a volé en éclats ce fameux lundi après-midi à bord du bus 22. Pendant que la vision des bouquets de fleurs fanées et poussiéreuses disparaissait de mon champ de vision, il m'a fallu accepter une bonne fois pour toutes le fait que Tom était mort. Et tous ces samedis d'investissement financier scrupuleux me sont soudain apparus pour ce qu'ils étaient : des chimères totalement inutiles, face aux dures réalités de ce monde. Je n'avais pas éprouvé une telle désillusion depuis le jour où mon père m'avait rapporté une *fausse* montre Tag Heuer de Singapour.

C'est donc une version de moi plus âgée, plus réfléchie et plus mature (en un mot plus « adulte ») qui, ce lundi-là, à l'étage du bus 22, a franchi le carrefour de King's Road pour s'engager – ô symbole – dans la *New King's Road*.

Une fois de retour au 122, Cheyne Walk (adresse plus connue sous le nom de « chez moi »), je me suis précipitée dans ma chambre pour m'inspecter dans le miroir, histoire de voir si mon nouveau statut d'adulte se reflétait sur mon apparence physique.

J'ai tâché de me juger de façon totalement objective, bien sûr. Mon image me renvoyait les éléments suivants : cheveux blonds méchés (un peu hirsutes aux endroits où Fran avait taillé les pointes grillées par les UV des cabines de bronzage) et, juste au-dessous, visage à l'ovale parfait digne d'un œuf de catégorie A. Je me suis mordu les joues dans l'espoir d'accentuer mes pommettes de femme mature, tout en scrutant mes clavicules pour voir si j'avais des débuts de salières. J'ai même tenté un plan regard noir-épaules voûtées à la Kate Moss.

– Tu te sens bien ?

Ma mère venait d'ouvrir la porte de ma chambre et se tenait debout sur le seuil, l'air plutôt inquiet.

– Je t'ai déjà dit de frapper avant d'entrer...

Elle s'est contentée de ramasser une pile de sous-vêtements et deux mugs de café qui traînaient sur la moquette, avant de ressortir en disant :

- Tout de même, je suis ta mère !
- Justement.

N'a-t-on même plus droit à sa part d'intimité, sur cette planète ? Il allait falloir quelques séances de rééducation en profondeur pour lui faire comprendre que je n'étais plus une enfant.

J'ai jeté un regard circulaire à ma chambre. Fred l'Ourson se tenait adossé contre mon oreiller, rappel triomphant que ma mère avait fait mon lit. Elle avait aussi rangé ma table de nuit et rebouché tous mes produits de maquillage. J'ai ouvert mon armoire. Elle avait même accroché mon jean sur un cintre. Et aussi... non, elle n'avait pas osé... et pourtant si... OH MON DIEU !

- M-MAAAAAN !

- On ne hurle pas dans la maison, ma chérie, a-t-elle lancé depuis le rez-de-chaussée. Et cesse de m'appeler par ce mot humiliant. Si tu veux me parler, descends.

- JE PEUX SAVOIR CE QUE T'AS FAIT À MON JEAN ?

Ma mère a essayé de prendre un air innocent.

- Je me suis dit qu'une lessive lui ferait du bien, et...

- Et ?

- Eh bien, il était complètement élimé.

Deux patchs en jean parfaitement innommables, sortis tout droit d'une mercerie pour grands-mères, défiguraient la face arrière de mon 501 flambant neuf, usé et délavé à la perfection.

- Tu ne comprends vraiment rien, hein ?

- Je croyais te faire plaisir...

- Plaisir !?

- Ce jean était indécent.
- Mais *tout le monde* porte des jeans comme ça !
- Si tu tiens absolument à montrer la couleur de tes sous-vêtements au monde entier...
- N'importe quoi.
- Cette chose était une loque.
- Cette *chose* m'a coûté une fortune !
- Justement, j'allais y venir.
- Maman...
- Vraiment, Justine...

Reconnaissant à ces mots le début d'un sermon maternel typique, je me suis autodéconnectée pendant que la tempête faisait rage. Je ne citerai que quelques phrases clés, pour vous donner une idée : « De mon temps... », « ... garder ton argent de poche pour des choses qui en valent la peine... », « ... au lieu de t'abrutir devant la télé... », « ... à quand remonte la dernière fois où tu as lu un livre ? », « ... et toutes ces séries d'une violence effroyable... », « ... le tennis, la natation, ou bien... enfin, une activité sportive quelconque ».

Pendant ce temps, je m'étais mis de l'eau à chauffer, beurré un toast, trouvé une assiette et un couteau propres dans le lave-vaisselle et j'avais enduit ma tartine d'une généreuse couche de Nutella.

Ma chère maman était totalement sur orbite, à présent :

- ... et faire un peu le ménage dans la maison, de temps en temps, au lieu de laisser traîner tes affaires

partout... repasser toi-même tes vêtements... arrêter de nous prendre pour tes valets de chambre, et...

- Que dirais-tu d'une tasse de thé, maman ? lui ai-je demandé, profitant d'une pause soudaine liée à une chute d'inspiration.

- Vraiment, Justine, j'aurais plutôt besoin d'un gin tonic !

*Pathétique*, ai-je pensé tandis qu'elle disparaissait dans l'escalier pour monter au premier. J'ai mordu dans mon toast. Des traînées de Nutella mélangé au beurre fondu me dégoulaient délicieusement aux coins des lèvres. Difficile de croire à toutes ces salades à propos de sa jeunesse idéale. Personne ne peut avoir été aussi parfait, même pas Ma Mère. Et dans les années 70, en plus ! Comment a-t-elle pu passer à côté de la vague *sex, drugs and rock'n'roll* ? À moins de se cacher dans un trou sous terre ?

Au même moment, le téléphone s'est mis à sonner.

- Allô ?

C'était Fran (Francesca pour les non-initiés).

- T'as l'air bizarre, qu'est-ce qui se passe ?

- Sérieux, c'est la crise, ici.

- Ah ? Pourquoi ça ?

- Ma mère s'est rendue coupable de crime contre l'humanité sur mon 501 préféré. Elle l'a carrément mu-ti-lé.

- Non... et comment ?

- Deux patchs obscènes collés en plein sur les fesses... des espèces de rustines immondes ! J'ai essayé de les

enlever, mais ça a laissé deux grosses marques énormes. Je vais devoir balancer mon jean.

- Mon Dieu ! Pauvre puce, a dit Fran d'un ton compatissant (Fran est ma meilleure-meilleure-meilleure copine - elle a tout de suite compris la profondeur du désespoir dans lequel cet événement m'avait plongée). Ta mère... tu la laisses complètement partir en roue libre.

- Et c'est pas fini. Je viens d'apprendre la mort de Tom.

Bref silence au bout du fil.

- Tom qui ?

- Tom Peterson.

- Ah, ouais. C'est qui ?

- Tu sais, ce sans-abri devant qui on passait, tous les matins ?

- Le vieux SDF ?

- Celui qui vivait dans l'abri sous la caserne des pompiers.

- Oui, et ?

- Eh bien, il est mort et tout le monde s'en fiche.

- Comment sais-tu qu'il est mort ?

- Il y avait un tas de bouquets de fleurs devant la caserne.

- Ah ! Tu vois, tout le monde ne s'en fiche pas.

- Peu importe.

- Toi, par exemple, tu ne t'en fiches pas.

- Je sais, mais...

- Justine ?

- Hmm ?
- Quel rapport avec la choucroute ?
- Tu ne peux pas comprendre.
- Je ferais mieux de rappeler quand tu auras retrouvé ta lucidité d'esprit.

Là-dessus, elle a raccroché. Elle ne pouvait pas comprendre. C'était ma meilleure amie, et elle n'avait pas la moindre idée de ce que j'essayais de lui expliquer.

Ça m'a pas mal tracassée, à vrai dire. D'habitude, Fran et moi, on est toujours sur la même longueur d'onde. Du genre à aller faire du shopping chacune de notre côté pour revenir avec les mêmes fringues – flippant. Mais depuis quelque temps, certains points de désaccord avaient commencé à émerger entre nous.

À ce stade, j'en étais parvenue à des considérations hyper-profondes sur l'isolement fondamental de la condition humaine. Non, ne fuyez pas, rassurez-vous – je ne vais pas vous prendre la tête avec ça. J'essaie juste de vous donner une petite idée de ce que ça fait de « devenir adulte », d'un coup, comme ça, sans crier gare.

Mais à quoi bon être une adulte si tout le monde continue à vous traiter comme une enfant ? Tenez, prenez ma mère, par exemple. Je ne peux même pas sortir de la maison sans qu'elle vienne fourrer son nez dans mes affaires et me demander où je vais, à quelle heure je compte rentrer, si j'ai pris ma carte de bus/de bibliothèque/du club de gym ou si je porte bien mes sous-vêtements en Thermolactyl, si j'arbore la tenue appropriée en cas de rencontre inopinée avec ses amies

BCBG/de mauvais temps/d'agression par un psychopathe/chauffeur de bus fou, ou encore si je ne devrais pas emporter un parapluie/une alarme anti-viol/une ceinture de chasteté... etc., etc. Arrggggnn !

Bref, ce soir-là, non seulement ma mère, mais le monde entier semblait scandaleusement indifférent à mon brusque passage à l'âge adulte. Même baraque. Mêmes parents. Même chat. Même programme télé confirmant qu'il n'y avait (comme d'hab') rien de potable sur aucune chaîne. C'est vrai, quoi ! J'avais beau avoir subi une métamorphose majeure, *rien* n'avait changé autour de moi. Or je devais absolument faire quelque chose pour marquer cet événement et célébrer ma nouvelle identité de femme mature.

Les traits figés en un masque de détermination implacable digne d'une alpiniste se lançant à l'assaut du mont Everest ou d'une navigatrice entamant un tour du monde en solitaire, j'ai foncé dans le garage et réquisitionné un rouleau complet de sacs-poubelles en plastique noir avant de remonter dans ma chambre. J'allais montrer au monde que j'étais devenue un être nouveau.

Au moment de passer devant le salon, j'ai lancé à ma mère :

- Je monte dans ma chambre. Ça risque d'être long.

Ma mère a négligemment levé le nez de son exemplaire de *Harper's & Queen*.

- Bonne idée, ma chérie. Tâche d'avoir fini avant le dîner. Tu te sentiras libérée d'un poids, tu verras ! Au fait, je t'ai préparé un plateau-repas. Ton père et moi

devons assister à cet affreux cocktail organisé par son travail.

De toute évidence, elle était victime d'un malentendu la portant à croire que je comptais m'attaquer à mes devoirs.

Ça m'a pris des heures. Je me devais de réessayer absolument tout, pour prouver à quel point ça ne m'allait plus. Quelle tragédie : une femme mature comme moi, dotée d'un placard semblant soudainement-mystérieusement-et-inexplicablement rempli de vêtements de fillette. Dans la pile à jeter, au milieu de ma chambre, des minikilts côtoyaient de vieux pulls Benetton, des jupes Lolita Lempicka s'emmêlaient à des justaucorps Repetto en Lycra flashy, le tout s'amoncelant en une montagne croissante de sacs noirs à destination de la Croix-Rouge. Pas question de m'arrêter avant que ma garde-robe entière ait subi une épuration totale. Au final, il ne m'est plus resté qu'un ensemble lingerie Calvin Klein immaculé dans un tiroir, ainsi qu'un jean anonyme et un pull noirs dans un autre.

Je me suis ensuite attaquée à la déco – *exit* le calendrier Madonna, les posters de Justin Timberlake et de Coldplay, et ma collection de panneaux de signalisation. (Même mon préféré, « Danger : Attention, école », y est passé.) Mes étagères se sont retrouvées vidées de leurs ornements et accessoires divers, guirlandes de colliers, magnets poussiéreux, chouchous à paillettes, pièces de monnaie, coquillages, bout de rocher avec petit coin brillant qui était peut-être de l'or (ou peut-être pas), ma

collec' quasi complète de Pokémon et ma vieille maquette représentant un authentique village anglais du Moyen Âge. Enfin, mes atroces rideaux et ma housse de couette assortis représentant la lune et les étoiles (et qui m'avaient valu des heures de négociation acharnée avec ma mère) ont eux aussi rejoint la poubelle.

À 2 heures du matin, je me suis assise au milieu de ma chambre purifiée, mise à neuf, et j'ai regardé avec satisfaction les murs blancs dépouillés, encore ornés ici et là de quelques compromettantes traces de pâte jaune à posters. Non sans un gros soupir, j'ai ajouté feu mon 501 préféré aux cadavres du dernier sac et posé Fred l'Ourson par-dessus. Ensuite, j'ai réarrangé le seul accessoire décent encore présent dans la pièce – ma chaîne hi-fi et ses deux haut-parleurs de chaque côté. Wow, c'est fou comme ça faisait vide. Demain, ce serait le début de ma nouvelle vie. Je devrais peut-être commencer par repeindre mes murs en noir... ou en violet.

Tout à coup, j'ai entendu une clé tourner dans la serrure de la porte d'entrée. Hop, j'ai éteint la lumière. Des bruits de pas faisaient grincer les marches de l'escalier. Il y a eu des gloussements étouffés, et la porte de la chambre de mes parents s'est refermée.

Avec un peu de chance, ma mère aura une telle gueule de bois demain matin que je pourrai m'éclipser discrètement hors de la maison avec mes sacs-poubelles, ni vu ni connu. Ouf ! Je me suis recroquevillée sous ma couette sans housse, puis me suis relevée cinq minutes plus tard